

## La méthode Lipman : une autre façon de voir l'enseignement de la philosophie

**Joseph Chbat**

Professeur de philosophie  
Collège André-Grasset

**A**ncien professeur de philosophie au niveau universitaire, Mathew Lipman travaille maintenant à implanter l'enseignement de la philosophie au primaire. Récemment, il a utilisé sa méthode auprès d'étudiants de collèges.

### Enseigner la philosophie au primaire

La majorité des éducateurs estiment que la philosophie est une matière réservée à une période de maturité ; elle ne saurait donc être abordée avant la fin des études préparatoires à l'université, si ce n'est à l'université même. Lipman, pour sa part, considère que les enfants du primaire sont capables de philosopher, pourvu qu'on leur en donne l'occasion... et qu'on leur fasse confiance.

Cette attitude ne passe pas facilement dans le monde de l'éducation : la résistance est grande et le scepticisme, courant. Lors du colloque international de philosophie qui s'est tenu à Montréal en 1983 et où Lipman présentait un atelier sur son approche, on pouvait d'ailleurs constater le scepticisme des gens « sérieux » à l'endroit de cette approche. Mais Lipman ne démord pas de son inspiration de base et il croit de plus en plus que les enfants philosophent. Son programme réussit d'ailleurs admirablement bien, à en croire ceux qui l'utilisent auprès des jeunes. Plusieurs expériences inspirées de ce programme sont tentées partout dans le monde.

Il serait trop long de décrire l'ensemble de la méthode dans le cadre du présent article. Pour ne retenir que l'essentiel, disons que la méthode repose sur ce que Lipman lui-même appelle « **community of inquiry** » que l'on a traduit par

« **communauté de recherche** ». Dans l'esprit de Lipman, les enfants sont unis dans une perspective de groupe en recherche où chacun peut et doit apporter un élément important à la question qui les anime. Le démarrage de toute discussion ou de toute recherche a comme point de départ une lecture partagée d'un petit texte dans l'un des volumes de Lipman destinés aux enfants. Ces volumes n'ont rien des volumes classiques de philosophie : ce sont des recueils de nouvelles toutes simples, avec des personnages ordinaires mais significatifs pour les enfants, et une histoire dont les faits et les péripéties intéressent les enfants et suscitent chez eux diverses réactions. Toutefois, derrière cette simplicité apparente, Lipman cache toute sa culture philosophique. C'est probablement cela qui explique comment, en partant de la simple lecture de ces nouvelles, les enfants, encadrés par la méthode de Lipman, débouchent sur des questions qui intéressent le philosophe et qui les font philosopher.

Tout commence donc avec la lecture d'un passage de ces nouvelles, suivie d'une mise en commun des réactions des jeunes. Cela permet d'en arriver au choix d'une notion à approfondir ou d'une question à laquelle le groupe décide de chercher une réponse. Et c'est alors que le professeur doit surtout devenir un « président de séance de délibérations » et laisser la parole aux enfants, plutôt que de se l'accaparer lui-même. Dans cette approche, le professeur est surtout un accompagnateur, une personne-ressource et non un « débiteur de savoir ». Il va surtout intervenir pour exiger des clarifications, pour ramener les enfants, au besoin, au sujet de la recherche et non pour leur donner sa propre réponse à la question posée.

Cette approche est séduisante par sa nouveauté et par son efficacité. Au Québec, plusieurs éducateurs s'interrogent sur

l'adoption possible d'une telle méthode pour le niveau collégial et plusieurs tentatives sont en cours ; ce sont ces gens qui sont venus écouter Lipman sur sa propre tentative d'introduction de sa méthode au niveau collégial, aux États-Unis, lors d'une rencontre tenue en mai dernier au cégep du Vieux Montréal.

### La méthode Lipman au collégial

Traditionnellement, dit Lipman, les étudiants détestent les cours d'introduction à la philosophie car, en général, on essaie d'y faire un survol de l'ensemble des noms, des écoles, des courants, des dates... Cela crée une sorte d'« indigestion » chez les étudiants qui en sortent avec le sentiment d'être complètement dépassés. En conséquence, loin de donner le goût de la philosophie, le cours d'introduction finit par créer une aversion à son égard.

Se demandant ce qu'il pouvait faire pour remédier à cette situation, le professeur Lipman, s'inspirant de sa méthode de « philosophie pour enfants », a choisi de rendre plus accessible la philosophie aux étudiants et de leur offrir, en même temps, des outils pour développer leurs aptitudes à raisonner et à comprendre des textes philosophiques. L'aspect historique selon lui est important, mais encore faut-il le rendre accessible. Il a donc décidé de faire un programme où le dosage est d'un tiers de logique et de deux tiers d'extraits de textes philosophiques.

Pour l'aspect logique, il préfère le côté informel, plus proche du quotidien que la logique formelle qui, malgré son importance, ne s'applique pas facilement au raisonnement quotidien. De cette logique formelle, Lipman essaie de faire une utilisation plutôt stratégique : en couvrir rapidement les règles essentielles, question de démontrer la nécessité d'une rigueur de pensée. Pour le reste, il compte sur une approche informelle se

dégageant de la discussion en classe et des raisonnements que les étudiants ont à construire et où ils sont appelés à analyser et à essayer, par leurs propres moyens, de soutenir leurs propres idées et de faire les inférences qui s'imposent. Cela donne au professeur et à la classe l'occasion de réfléchir sur les conditions de validité des raisonnements avancés par les étudiants eux-mêmes, ou empruntés aux textes philosophiques.

Pour ce qui est des textes qu'il qualifie d'historiques, Lipman estime qu'il faut savoir choisir les bons auteurs. Aristote, traduit d'une langue étrangère, mais dont le texte a fait l'objet d'études, de commentaires et d'explications, est plus accessible aux étudiants américains que Thomas Hobbes, écrivain anglophone mais qui a écrit dans une langue d'il y a trois cents ans.

Lipman a donc sélectionné des extraits de quatre auteurs classiques, petits extraits ne dépassant pas sept à huit pages de chaque auteur. La première session, il utilise des textes d'Aristote (*Éthique à Nicomaque*), de Platon (partie de *La République*), J. S. Mill (thème de la liberté) et Thomas Hobbes (partie du *Léviathan*). Ce dernier est remplacé à la deuxième session par Kant. Il faut faire comprendre ces extraits aux jeunes. S'agit-il d'une mission impossible ? Une chose est certaine, chaque étudiant tout seul est incapable de comprendre ces textes par lui-même. Inspiré de sa « communauté de recherche » pratiquée dans le cadre du programme « philosophie pour enfants », Lipman fait faire la lecture de ces textes à haute voix. Les étudiants sont disposés en cercle et la parole passe de l'un à l'autre en suivant le tour du cadran. Ces aspects qui ne posent aucun problème auprès des plus jeunes paraissent d'abord comme artificiels aux étudiants, mais, à mesure que la session avance, ils s'en accommodent bien, et dans l'évaluation finale des cours ils veulent bien les conserver.

Par la lecture à haute voix, chaque étudiant se rend responsable de la compréhension et de l'explication de la phrase qu'il lit. On remarque, comme on peut s'y attendre, que lors de l'explication, l'étudiant ne rend souvent le sens de sa phrase que partiellement et d'une façon très incomplète. Mais, et c'est là l'originalité de cette méthode, Lipman a recours aux autres pour compléter cette explication, et lorsqu'on leur laisse le

temps de s'exprimer, ils finissent par ajouter graduellement les éléments qui manquent à l'explication du début ; cela finit toujours par couvrir presque exhaustivement le sens global de chaque phrase. Cette sorte de découverte collective du sens du texte en rend la compréhension plus sûre, car c'est par les étudiants eux-mêmes que cette découverte se fait : ils sont agents actifs et partie prenante de cet effort d'appropriation du texte. La méthode est efficace aussi bien pour comprendre le texte que pour susciter la motivation des participants ; Lipman résout par là une difficulté majeure, celle de brancher les jeunes directement sur les textes des philosophes. Il développe leur confiance en eux-mêmes ainsi que le goût à la philosophie.

Une fois ce travail d'appropriation du texte terminé, le groupe est prêt à se prononcer sur la position de l'auteur. Alors Lipman fait surgir des questions comme celles qu'il pose aux enfants. Par exemple : « Qu'est-ce qui vous a le plus frappés, le plus intrigués, le plus intéressés dans ce texte ? » Et cela donne lieu, en général, à une discussion sur le thème retenu, à laquelle participent les étudiants d'une façon fort constructive.

Physiquement, les textes sont toujours présentés de façon à assurer deux pages blanches pour une page de texte. Sur la première page blanche, l'étudiant doit réécrire le texte en ses propres mots. C'est là un effort de reformulation qui aide beaucoup à l'assimilation du texte. On peut cependant imaginer qu'il s'agit là d'un exercice assez difficile pour l'étudiant. Quant à la deuxième page blanche, elle sert à écrire soit un commentaire sur le texte, soit un petit texte personnel très concis pouvant développer par exemple une thèse opposée à celle du texte, ou toute autre idée qui permet à l'étudiant de se situer par rapport au texte.

Ainsi considéré, le cours de philosophie devient fondamental, en plus d'être motivant. Il pourra jouer un rôle important dans la formation générale de l'étudiant, un rôle que les autres disciplines, préoccupées principalement par le contenu, ne sauraient jouer selon Lipman. Pour une plus grande cohérence, Lipman suggère de faire correspondre les exercices de logique et le contenu des textes. Si, par exemple, on aborde le texte où Aristote parle des fonctions du corps

(chaque fonction existe pour une finalité qui lui est propre : la vue pour voir les formes et les couleurs, l'ouïe pour entendre les sons, le goût pour apprécier les aliments etc. ; donc l'homme, porteur de toutes ces fonctions, devrait avoir lui-même sa propre finalité), on pourra proposer, d'une façon très appropriée, des exercices en logique portant sur le rapport entre la partie et le tout. Il faut noter ici qu'il n'est pas toujours facile de faire correspondre les exercices de logique et le contenu des textes.

Si Lipman a beaucoup d'expérience dans son programme de « philosophie pour enfants », il reconnaît qu'il en est à ses débuts au niveau collégial. Il lui reste donc beaucoup à faire pour améliorer les cours du collégial, mais il estime déjà qu'il faut être prêt à sacrifier du contenu au profit d'une réflexion sur le processus d'apprentissage : diminuer au besoin le travail à la maison qui risque d'ennuyer le jeune ; garder toujours en vue l'objectif d'amener l'étudiant à pouvoir penser par lui-même. Éventuellement, il tâcherait de faire toute la partie de logique au début, pour s'attaquer ensuite à l'histoire et au travail d'appropriation des textes. Après une certaine pratique de la lecture à haute voix, les étudiants pourraient avoir la responsabilité de lire les textes chez eux. Quoiqu'il en soit du détail de la méthodologie, Lipman croit fermement à la nécessité de repenser les cours d'introduction à la philosophie. N'a-t-il pas constaté que les discussions étaient beaucoup moins intéressantes chez les étudiants du collégial que chez les enfants du primaire ? Voilà sans doute un point qui mérite attention...

## Conclusion

Depuis 1984, de plus en plus d'éducateurs québécois s'intéressent à la méthode Lipman et déjà plusieurs enseignants de cégep s'en inspirent. Ce mouvement correspond probablement à un moment particulier en éducation où il est moins facile que par le passé de motiver et d'intéresser les jeunes étudiants. À en juger par l'intérêt croissant des éducateurs québécois pour cette méthode, on pourrait lui prédire un avenir prometteur au Québec. Nous découvrirons probablement tous un jour que l'intuition de Lipman est géniale et qu'elle révolutionnera non seulement l'enseignement de la philosophie mais également celui de toutes les sciences humaines. ■